

Monsieur Gorbatchev fait une distinction utile entre "pensée nouvelle" et "pensée ancienne", et son expérience nous montre à quel point cette transition peut être difficile. Et elle le sera au Canada aussi. Nous ne pouvons chercher refuge dans les vieilles formules. Si d'anciennes célébrités veulent faire revivre "Cité libre", laissons-les à leur nostalgie. Mais qu'on ne vienne pas nous dire que c'est une solution pour le Canada d'aujourd'hui, et encore moins pour celui de demain, car notre pays est profondément différent de ce qu'il était.

Dans le passé, nous avons été préoccupés par trois grandes questions : au Canada anglais, par notre habileté à définir notre propre culture, alors que l'on vit à côté d'un peuple qui, à toutes fins utiles, parle la même langue mais dont les moyens dépassent très souvent les nôtres; au Canada français, par la survie et le développement de la culture française; et au Canada dans son ensemble, par le défi d'encourager deux grandes traditions culturelles - française et anglaise - à vivre et à s'épanouir ensemble au sein d'un État unique.

Le défi est maintenant plus vaste.

Il y a bien sûr un besoin urgent de rendre les Québécois à l'aise dans l'ensemble du Canada. Mais ce débat aussi a changé. Il s'est élargi. Le mécontentement à l'égard du Canada dépasse largement les frontières du Québec. Il existe certainement dans l'Ouest et depuis longtemps. Mais c'est plus qu'un phénomène régional. On sent que plusieurs de nos institutions ne sont pas adaptées à notre temps. Nous devons réexaminer en profondeur notre approche à l'égard des premiers habitants du Canada. Et il y a d'autres domaines où il est urgent que les Canadiens revoient leurs objectifs, leurs institutions et ce qu'ils tiennent pour acquis.

Le premier ministre Bourassa a posé la bonne question après l'échec de l'Accord du lac Meech. Il a dit: "Autrefois on demandait : Que veut le Québec? Aujourd'hui la question est: Que veut le Canada?"

C'est une excellente question - tout aussi juste à Toronto, qu'à High River, qu'à Halifax, qu'à Québec.

Le simple fait de poser cette question et d'y répondre ne peut que profiter au Canada, ne serait-ce que pour nous amener à nous connaître beaucoup mieux les uns les autres. La plupart des Canadiens ne connaissent pas leur pays. Trop peu d'Albertains ont des contacts avec les Québécois, et inversement. Trop peu de Torontois savent pourquoi la culture et l'histoire de l'Ouest du Canada et celles de l'Ouest des États-Unis ne sont pas les mêmes. Et, enfin, trop peu de Canadiens connaissent vraiment l'histoire de leur pays.